Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 55 (2008)

Heft: 1: Fascicule français. Recherches littéraires en Suisse

Artikel: Le genre des femmes : Balzac et le roman de la vie privée

Autor: Kæmpfer, Jean

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-270849

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le genre des femmes
Balzac et le roman de la vie privée

Pétrifications

Au bal de Madame Firmiani, où se pressent « les femmes les plus élégantes, les plus riches, les plus titrées de Paris », Charles de Vandenesse ne voit « que de petites intrigues, des amours mort-nés, des sourires qui ne disent rien, des dédains sans cause, des regards sans flamme, beaucoup d'esprit, mais prodigué sans but »[1]. L'amour, lorsqu'il n'aboutit pas à « des mariages, des sous-préfectures, des recettes générales », donne lieu à « des arrangements secrets, tant l'on a honte d'un semblant de passion ». En province, c'est pire encore. À Bayeux, dans le « salon mesquin »[2] de sa cousine, Gaston de Nueil tombe parfois sur des êtres de sexe féminin – « vieilles filles de qualité » ou « jeune personne [aux] mains rouges » – mais sur des femmes, jamais : « il n'avait point encore rencontré de femme dans ce monde froid où les calculs remplaçaient les sentiments, où la politesse n'était plus que des devoirs, et où les idées les plus simples avaient quelque chose de trop blessant pour être acceptées ou émises. »

Charles s'apprête à partir pour l'Italie, loin des « mœurs fades » de Paris ; il se réjouit d'avance des « scènes pittoresques qui l'attend[ent] à Naples[3] ». Quant à Gaston, déjà ses poumons s'habituent à l'atmosphère provinciale ; encore un peu, et il va « se pétrifier parmi ces pétrifications, y demeurer pour toujours, comme les compagnons d'Ulysse, content de sa grasse enveloppe[4] ». Mais à chaque fois, l'événement d'une rencontre féminine annule le départ prévu, la capitulation consentie. La vision qui motive ces revirements est d'autant plus irrésistible qu'elle se détache vivement sur un fond de grande vacuité morale et sociale. À vrai dire, Madame de Beauséant, la « femme abandonnée », ou Julie d'Aiglemont, la

[1] Balzac, *La Femme de trente ans*, dans *La Comédie humaine*, éd. par. Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1976, tome II, p. 1122. Citation suivante, p. 1123.

[2] Balzac, *La Femme abandonnée*, dans *La Comédie humaine, op. cit.*, tome II, p. 470 ; puis p. 465, p. 468 ; et p. 470 à nouveau.

[3] *Ibid.*, p. 1122 (citation précédente p. 1123). Charles a sans doute lu *Graziella* (1829), l'idylle napolitaine de Lamartine : les « scènes pittoresques » y abondent.

[4] *Ibid.*, p. 468.

Jean Kæmpfer, « Le genre des femmes. Balzac et le roman de la vie privée », *Versants* 55:1, fascicule français, 2008, pp. 111-124

« femme de trente ans », n'ont nul besoin de ce relief contextuel pour composer, aux yeux des deux jeunes gens éblouis, le spectacle accompli de la beauté et du bonheur. Le spectacle s'impose de lui-même, avec une évidence sans réplique : c'est une apparition lumineuse comblante où il est sans doute légitime de reconnaître un moment plénier et insurpassable de l'imaginaire balzacien.

Ligne serpentine

> À l'angle de la cheminée, où, malgré la saison, brillait un grand foyer, et sur laquelle se trouvaient deux candélabres allumés jetant de molles lumières, il aperçut une jeune femme assise dans cette moderne bergère à dossier très élevé, dont le siège bas lui permettait de donner à sa tête des poses variées pleines de grâce et d'élégance, de l'incliner, de la percher, de la redresser languissamment, comme si c'était un fardeau pesant ; puis de plier ses pieds, de les montrer ou de les rentrer sous les longs plis d'une robe noire. La vicomtesse voulut placer sur une petite table ronde le livre qu'elle lisait ; mais ayant en même temps tourné la tête vers monsieur de Nueil, le livre, mal posé, tomba dans l'intervalle qui séparait la table de la bergère. Sans paraître surprise de cet accident, elle se rehaussa, et s'inclina pour répondre au salut du jeune homme, mais d'une manière imperceptible et presque sans se lever de son siège où son corps resta plongé. Elle se courba pour s'avancer, remua vivement le feu ; puis elle se baissa, ramassa un gant qu'elle mit avec négligence à sa main gauche, en cherchant l'autre par un regard promptement réprimé ; car de sa main droite, main blanche, presque transparente, sans bagues, fluette, à doigts effilés, et dont les ongles roses formaient un ovale parfait, elle montra une chaise comme pour dire à Gaston de s'asseoir. Quand son hôte inconnu fut assis, elle tourna la tête vers lui par un mouvement interrogant et coquet dont la finesse ne saurait se peindre ; il appartenait à ces intentions bienveillantes, à ces gestes gracieux, quoique précis, que donnent l'éducation première et l'habitude constante des choses de bon goût. Ces mouvements multipliés se succédèrent rapidement en un instant, sans saccades ni brusqueries, et charmèrent Gaston par ce mélange de soin et d'abandon qu'une jolie femme ajoute aux manières aristocratiques de la haute compagnie[5].

Le point de vue, dans cette page, est celui du jeune homme ; le tableau qui s'offre à lui est savamment composé : Madame de Beauséant baigne dans une lumière diffuse, elle se tient, mi-assise mi-couchée, dans une bergère dont le siège est bas, et le dossier très élevé. Ce meuble est-il

[5] *Ibid.*, pp. 474 s.

confortable ? Modérément sans doute, mais aussi, sa fonction première n'est pas le confort. La bergère imprime au corps qui s'y alanguit une courbure gracieuse dont l'effet est soutenu et amplifié *a piacere* par le mouvement variable des extrémités – la tête qui s'incline ou se redresse, un pied montré puis replié sous la robe, la main qui s'avance pour déposer un livre ou prendre un gant. La complication est d'autant plus charmante qu'elle résulte de mouvements se contrariant : ainsi, Madame de Beauséant, en se tournant vers le jeune homme, laisse tomber le livre qu'elle voulait poser sur la table ; elle se rehausse et s'incline, mais son corps reste plongé dans le fauteuil. Elle se penche en avant vers le feu en même temps (ou presque) qu'elle se baisse de côté pour ramasser un gant. Si « ces mouvements multipliés » ajoutent la précision à la grâce, et mêlent le soin à l'abandon, ce n'est certainement pas en vertu de leur fonctionnalité (de ce point de vue, ils constitueraient plutôt une succession de maladresses), mais parce qu'ils réalisent, dans « la négligence des effets cherchés » et selon des sinuosités toujours nouvelles, la fête parfaitement ordonnée de la *ligne serpentine*.

L'expression elle-même ne figure pas dans *La Femme abandonnée* ; mais l'accumulation de propositions coordonnées, dans ce passage, dont le flux se ramifie localement en relatives, en participiales, en infinitives, n'en propose-t-il pas la réalisation syntaxique convaincante ?[6] Et le « long col blanc » qui soutient la « petite tête »[7] de Madame de Beauséant, ne faut-il pas y voir une allusion à la *Vierge au long cou* du Parmesan, le tableau qui est devenu l'emblème de la ligne serpentine ? Même allusion avec le « cou un peu long peut-être » de Julie d'Aiglemont, qui frappe Charles de Vandenesse lorsqu'il la rencontre pour la première fois au bal de Madame Firmiani ; « ces sortes de cous », commente le narrateur, « sont les plus gracieux, et donnent aux têtes de femmes de vagues affinités avec les ondulations magnétiques du serpent »[8]. Dans *La Princesse de Cadignan*, lors de la scène comparable au cours de laquelle d'Arthez rencontre Diane pour la première fois, l'allusion est explicitée : pour l'occasion, la princesse adopte

> une de ces attitudes où la science est cachée sous un naturel exquis, une de ces poses étudiées, cherchées qui mettent en relief cette belle ligne serpentine qui

[6] Jean-Pierre Richard a été sensible à cet aspect du « corps heureux » chez Balzac. On lira ainsi les belles pages qu'il consacre au « sinueux » et au « flexueux » dans « Corps et décors balzaciens » (*Études sur le romantisme*, Paris, Seuil, 1970, pp. 60-65).

[7] Balzac, *La Femme abandonnée, op. cit.*, p. 476.

[8] Balzac, *La Femme de trente ans, op. cit.*, p. 1125.

prend au pied, remonte gracieusement jusqu'à la hanche, et se continue par d'admirables rondeurs jusqu'aux épaules, en offrant au regard tout le profil du corps. Une femme nue serait moins dangereuse que ne l'est une jupe si savamment étalée, qui couvre tout et met tout en lumière à la fois[9].

Naturelle et sociale : la Femme

Le parallélisme de ces scènes est frappant ; on pourrait le prolonger, en notant par exemple que les suggestions tentatrices de la ligne serpentine sont à chaque fois corrigées par la pâleur aristocratique du teint et l'arrangement altier d'une ample chevelure blonde. Celle de Madame de Beauséant est tressée en hauteur ; « l'imagination retrouvait, dans les spirales de cette chevelure dorée, la couronne ducale de Bourgogne »[10]. La princesse de Cadignan est royale « sous le beau diadème de ses cheveux élevés en natte comme une tour »[11] ; quant à Madame d'Aiglemont, « les nattes de sa chevelure largement tressée formaient au-dessus de sa tête une haute couronne »[12]. Serpentines et princières, donc... mais un peu sulpiciennes, aussi. Car quelque chose de doloriste et de suave traverse parfois le regard de ces grandes dames souveraines. C'est alors, lorsque Madame de Beauséant se souvient de ses malheurs, « la douloureuse éloquence de ses beaux yeux souvent levés vers le ciel »[13] ; ou c'est le spectacle de Diane de Cadignan plongée dans son fauteuil, les mains ballantes, accablée par la confidence de sa vie passée : « un ange de mélancolie »[14]. Si les yeux de Madame de Beauséant cherchent le ciel, les paupières de Madame d'Aiglemont, « presque toujours chastement baissées vers la terre, se relevaient rarement »[15] ; tout, chez elle, révèle une femme « qui se courbe sous les fardeaux dont l'accable sa mémoire ».

Dans l'éclat d'un bal du faubourg Saint-Germain, le raffinement d'un dîner intime ou l'élégance miraculeusement parisienne d'un salon de

---

[9] Honoré de Balzac, *Les Secrets de la princesse de Cadignan*, dans *La Comédie humaine*, éd. par Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1977, tome VI, p. 969.
[10] Balzac, *La Femme abandonnée, op. cit.*, p. 476.
[11] Balzac, *Les Secrets de la princesse, op. cit.*, p. 973.
[12] Balzac, *La Femme de trente ans, op. cit.*, p. 1125.
[13] Balzac, *La Femme abandonnée, op. cit.*, p. 476.
[14] Balzac, *Les Secrets de la princesse, op. cit.*, p. 995.
[15] Balzac, *La Femme de trente ans, op. cit.*, p. 1125 ; citation suivante, p. 1126.

province[16], une figure féminine se détache, complexe et irritante ; la distance aristocratique, la provocation sensuelle et le retrait mélancolique s'y composent en un « magnifique tableau »[17] dont le caractère émouvant repose sur une coïncidence des opposés – sur la réunion des « sentiments factices créés par les mœurs, aux sentiments réels de la nature ». Cette alchimie, indispensable à l'éclosion de la vie privée, est l'apanage chez Balzac de « la femme de trente ans ». La jeune fille est seulement naturelle, « elle croit avoir tout dit lorsqu'elle a quitté son vêtement ». C'est l'« aliment sain et sans aucun assaisonnement » dont d'Arthez, par exemple, s'est longtemps contenté avant de goûter, auprès de la princesse de Cadignan, aux « délices de la haute cuisine parisienne »[18]. Disons-le autrement : la passion dont la femme de trente ans offre la promesse n'exclut ni la sensualité, ni « les choses les plus grossières » – mais c'est à la condition de prêter à celles-ci « formes angéliques », et que les désirs soient « ennoblis par les manières » ; il faut « prodigieusement d'art, beaucoup de belles toilettes d'âme et de corps chez une femme pour bien aimer ».

La coquetterie fournit à la toilette du corps ; c'est un « *faire* [...] habile »[19] ; et « pour les femmes, [...] le premier des arts ». Mais la belle toilette d'âme exige plus : c'est un vêtement moral que l'expérience ajoute à l'apparence physique. Pour que le regard suggère une pensée, que son éclat se voile d'une tristesse intéressante, pour que le corps élégamment abandonné sur la bergère devienne éloquent, il faut avoir vécu et souffert. Un mariage de convention, une grande passion dénouée tragiquement, puis le retrait loin du monde, dans le deuil et le désespoir, voilà le secret, monotone et douloureux, des femmes de trente ans. Les malheurs rendent le « sentiment consciencieux »[20]. Ils sont le prix à payer pour connaître avec certitude le coût moral et social de l'amour – « un savoir presque toujours chèrement payé ». Mais ce repli réflexif douloureux est nécessaire, c'est le tribut que la Société prélève sur la physiologie pour instituer la psychologie. « La première n'a que des larmes et des

[16] Chez Madame de Beauséant, « dans ce salon meublé comme l'est un salon du faubourg Saint-Germain, plein de ces riens si riches qui traînent sur les tables, en apercevant des livres et des fleurs, [Gaston] se retrouva dans Paris » (Balzac, *La Femme abandonnée, op. cit.*, pp. 475 s.).

[17] Balzac, *La Femme de trente ans, op. cit.*, p. 1126 ; citations suivantes, p. 1129.

[18] Balzac, *Les Secrets de la princesse, op. cit.*, p. 965. De même pour les citations suivantes.

[19] Balzac, *La Femme de trente ans, op. cit.*, p. 1126 ; puis Balzac, *Les Secrets de la princesse, op. cit.*, p. 968.

[20] *Ibid.*, p. 1128.

plaisirs, la seconde a des voluptés et des remords »[21]. Aussi pour Rastignac, Blondet et quelques autres, « l'une des gloires de la Société, c'est d'avoir créé *la femme* là où la Nature a fait une femelle ; d'avoir créé la perpétuité du désir là où la Nature n'a pensé qu'à la perpétuité de l'espèce ; d'avoir enfin inventé l'amour, la plus belle religion humaine »[22].

Colloque sentimental

Le mixte de Nature et de Société qu'offre le « magnifique tableau » des femmes serpentines alanguies dans leurs bergères a besoin, pour s'éprouver et s'accomplir, d'un milieu affectif ductile et sans parasites. Ce contexte favorable, loin des salons et des médisances, c'est la conversation sentimentale, le tête-à-tête amoureux qui le fournissent par excellence. Madame de Beauséant ne s'y refuse pas, lorsque Gaston de Nueil, grâce à une ruse, parvient à franchir le seuil de la belle exilée ; Julie d'Aiglemont, la « femme de trente ans », provoque la rencontre avec Charles de Vandenesse ; quant à la princesse de Cadignan, l'un de ses nombreux secrets, c'est le guet-apens soigneusement conduit qui lui a permis d'arracher Daniel d'Arthez à son existence bénédictine pour l'attirer quotidiennement, après-midi et soir, dans son petit hôtel de la rue de Miromesnil.

Les circonstances de la rencontre varient, non ce qui en résulte : l'ouverture, à chaque fois, d'un espace mental libéré – libre encore, ou libre à nouveau – des grandes déterminations qui contraignent l'univers balzacien : vie de campagne, vie de province, vie parisienne. Le colloque sentimental – longues heures bavardes consacrées exclusivement à l'exploration nuancée des sentiments et des émotions, à la casuistique des devoirs et du désir – est débrayé des urgences du monde, il se tient à l'abri des interférences économiques et sociales : dans ces boudoirs où l'on s'énamoure intarissablement, la psychologie règne à l'exclusion de tout ; c'est *L'Astrée* recommencée, un loisir perpétuel où les états d'âme peuvent se déployer en mille nuances. Tel est le charme inégalable de l'isolement amoureux : il instaure ou revitalise la croyance que la vie est riche, profonde, imprévisible.

---

[21] Balzac, *La Femme de trente ans, op. cit.*, p. 1129 ; à vrai dire, il s'agit ici du parallèle entre les jeunes filles sans expérience et les femmes de trente ans.

[22] Balzac, *Les Secrets de la princesse, op. cit.*, p. 964.

Le « nouveau monde » ouvert par Balzac, cette « admirable psychologie de la femme et de l'amour »[23], dispose ainsi, pour s'installer et prendre ses aises, d'un milieu « stérile », imperméable aux incidences étrangères : c'est le tête-à-tête amoureux. Ces scènes, dans les textes que nous lisons, investissent un espace considérable : elles occupent la moitié de *La Femme abandonnée* ou des *Secrets de la Princesse de Cadignan*, et l'essentiel d'« À trente ans », le chapitre central de *La Femme de trente ans*. Le reste du texte fait contraste : il évoque sans aménité la « chimère sociale »[24] et met ainsi en évidence l'autonomie et la dignité du point de vue psychologique. S'il faut à ce point de vue, pour s'établir, tant de place, c'est qu'il promeut « la peinture la plus minutieuse du plus humble détail »[25]. Détail des propos échangés, mais pas seulement : le contexte expressif, dramatique, qui accompagne les paroles est soigneusement restitué lui aussi ; les colloques amoureux sont tramés dans une succession rapide de micro-événements, d'états d'âme fugaces et contradictoires : Gaston par exemple, lorsqu'il est en face de Madame de Beauséant, commence par rester coi (ne s'est-il pas introduit auprès d'elle de façon déloyale ?), puis confesse sa faute « d'une voix émue »[26], se fait renvoyer, en éprouve de la honte et se sent blessé dans son orgueil. Les choses pourraient en rester là, mais Gaston, parvenu « sur le perron, laisse échapper une exclamation [...], son intelligence aiguisée par la passion » vient de lui dicter, en une sorte de fulguration divinatoire, une loi du comportement féminin :

> il est impossible à une femme, et elle est femme ! de ne pas deviner l'amour qu'elle inspire ; elle ressent peut-être un regret vague et involontaire de m'avoir si brusquement congédié, mais elle ne doit pas, elle ne peut pas révoquer son arrêt : c'est à moi de la comprendre.

Sitôt compris, sitôt fait : Gaston retourne au salon ; son regard est vif, il est jeune, le calcul se confond chez lui avec la naïveté : Madame de Beauséant n'y résiste pas – et la loi apparue à Gaston est auctorialement confirmée :

> M^me^ de Beauséant avait été devinée. La femme est si reconnaissante de rencontrer un homme au fait des caprices si logiques de son cœur, qui comprenne les allures en apparence contradictoires de son esprit, les fugitives pudeurs de ses sensations tantôt timides, tantôt hardies, étonnant mélange de coquetterie et de naïveté !

---

[23] Félix Davin, *Introduction aux Études de mœurs*, dans *La Comédie humaine*, tome I, p. 1159.
[24] Balzac, *La Femme abandonnée, op. cit.*, p. 503.
[25] Davin, *Introduction, op. cit.*
[26] Balzac, *La Femme abandonnée, op. cit.*, p. 477 ; puis p. 478 et pp. 478 s.

La fête de la psychologie

Ainsi prend forme la psychologie balzacienne – dans une grande disparate discursive. Les propos rapportés au style direct y côtoient le psycho-récit, sont soulignés ou contredits par tout un jeu de gestes et d'expressions précisément notés : « mouvement avide[27] », « joli mouvement », « air mystérieux », « sombre expression », « ton pénétré », etc. Cette profusion d'indications est capitonnée régulièrement par des règles générales qui l'assurent d'une signification ; car pas plus ici qu'ailleurs (chez Balzac), le singulier ne saurait échapper à sa maxime[28]. Mais en matière amoureuse, la réduction normative est compliquée par le caractère incertain des motivations ; par exemple, si Gaston s'est senti « poussé vers Madame de Beauséant, [c'est par une] foule de motifs impossibles à dire, et que le mot *fatalité* sert souvent à exprimer.[29] » En établissant des régularités psychologiques, peut-être se satisfait-on d'une simple commodité nominaliste : il y a tant de pénombre dans l'âme des amoureux… voire même « des pensées auxquelles nous obéissons sans les connaître : elles sont en nous à notre insu. »

Malgré ces « pensées inconscientes », Balzac n'est pas Freud, bien sûr, et ses narrateurs ne manquent pas de certitudes positives. Mais l'amour les prend souvent en défaut, les contraint à des réflexions qui peuvent « paraître plus paradoxale[s] que vraie[s] » (c'est le cas de celle que je citais à l'instant). Comme la coquetterie alliée à la naïveté, tout est ici « étonnant mélange »[30] ; par exemple, il n'est pas toujours aisé de distinguer l'impulsion subie de l'intention concertée, de savoir si la finesse est « naturelle ou acquise ». Le *moment* psychologique balzacien tient dans cette incertitude, il instaure un équilibre délicat entre l'instinct et la raison, la passion et la volonté, la Nature et la Société : la friction entre ces deux domaines contrastés est partout patente ; les narrateurs, qui la constatent, échouent à l'expliquer ; les protagonistes, qui l'éprouvent, en dissertent parfois ; mais surtout, ils se livrent délicieusement aux surprises qu'elle leur ménage. Ce qui m'arrive, est-ce parce que je le décide, ou

---

[27] *Ibid.*, p. 478, puis (les trois expressions suivantes), p. 479 ; enfin (le « ton pénétré »), p. 480.

[28] Je renvoie à la démonstration de Gérard Genette, « Vraisemblance et motivation », dans *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, particulièrement aux pp. 78-86.

[29] Balzac, *La Femme abandonnée, op. cit.*, p. 470 ; citations suivantes, Balzac, *La Femme de trente ans, op. cit.*, p. 1128.

[30] Balzac, *La Femme abandonnée, op. cit.*, p. 479 ; puis p. 481.

parce que je m'y abandonne ? Cette question (sartrienne...), l'alchimie balzacienne l'a préventivement rendue indécidable. Voilà peut-être qui explique le succès rencontré par les *Études de femme*[31] : on y voit la mauvaise foi transfigurée en théâtre ambigu du bonheur...

Gastronomie amoureuse

La vicomtesse de Beauséant, si elle n'a pas volé son nom, doit être callipyge. Ce calembour, qui incarne la vie privée dans la crudité physiologique, n'est certainement pas le fait du hasard[32]. Balzac est trop réaliste en effet – trop au fait des grandes motions humaines (« Toute passion à Paris se résout par deux termes : or et plaisir »)[33] – pour occulter la dimension physique de la vie amoureuse. Ainsi, l'auteur de la *Physiologie du mariage* tient pour acquis que les unions durables reposent sur une sexualité épanouie. Encore faut-il, si l'on veut s'employer à « toujours désirer sa femme », élever « le besoin de la reproduction »[34] au rang d'une science, à l'image de la gastronomie, qui a procédé de façon comparable pour la faim et la soif. Aussi le « Catéchisme conjugal » intégré à la *Physiologie du mariage* précise-t-il que « chaque nuit doit avoir son menu ». L'art d'aimer, comme celui de la table, suppose la multiplication et la variation des plaisirs : « saisir habilement les nuances du plaisir, les développer, leur donner un style nouveau, une expression originale », voilà en quoi réside son génie.

L'idéal codifié dans le « Catéchisme conjugal » serait-il irréaliste ? Le mouvement d'ensemble de la *Physiologie du mariage*, qui déploie la marche inéluctable des épouses vers l'adultère, n'incite pas à l'optimisme... La *Comédie humaine* non plus : les illustrations romanesques du « Catéchisme conjugal » y sont rarissimes. *Ferragus* fait exception, en centrant l'attention du lecteur sur un « amour exceptionnel »[35] ; la passion conjugale de M. et

---

[31] Titre sous lequel Balzac a songé, en 1832, à réunir certains de ses textes. Le projet n'a pas été réalisé.

[32] Sur le goût balzacien pour le calembour, voir Pierre Michon, « Le Temps est un grand maigre », dans *Trois auteurs*, Verdier, Lagrasse, 1997, pp. 11-46.

[33] Honoré de Balzac, *La Fille aux yeux d'or*, dans *La Comédie humaine*, éd. par Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1977, tome V, p. 1049.

[34] Honoré de Balzac, *La Physiologie du mariage*, dans *La Comédie humaine*, éd. par Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1980, tome XI, p. 957. Citations suivantes : p. 957, p. 960 et p. 959.

[35] *Ferragus*, dans *La Comédie humaine, op. cit.*, tome V, p. 808. De même pour la citation suivante.

M^me^ Jules dure depuis cinq ans ; elle est si profonde, et si résistante au mariage qu'« il n'existait pas dans Paris un second exemple du bonheur dont jouissait ce ménage ». Or, le secret de cette longévité est dans « la chambre à coucher de M^me^ Jules[36] » : « murailles discrètes et revêtues de soie [...], ondoyants rideaux [...], glaces dans lesquelles les formes se jouent, et qui répètent à l'infini la femme que l'on voudrait multiple, et que l'amour multiplie souvent ; puis des divans bien bas [...], des fourrures pour les pieds nus » – tout, dans cet asile luxueux, est ménagé pour qu'un mari y subisse « avec délices les bonheurs de sa fidélité. » En outre, M^me^ Jules ne s'y présente jamais sans s'être préalablement « vêtue pour la nuit, mystérieusement parée pour les mystérieuses fêtes de son cœur [...], plus séduisante que la plus habile courtisane, enfin toujours tendre, et partant toujours aimée ». La métaphore gastronomique environne ces évocations avec insistance : jamais de « dîners sur l'herbe, [de] repas mal servis », dans le réduit d'amour de M^me^ Jules ; avec son « admirable entente du métier de femme », celle-ci s'emploie au contraire à prodiguer chaque nuit « les miracles de la cuisine la plus recherchée ».

À l'inverse, et faute d'avoir compris son « métier de femme », Madame de Granville (dans *Une double famille*) [37] précipite son mari dans l'adultère. « À quel devoir ai-je manqué, que vous ai-je refusé ? », s'exclame-t-elle au moment des explications. Par bigoterie, répond le comte, « vous n'avez su satisfaire à aucune exigence de mes plaisirs ». La comtesse horrifiée comprend, en gros, que l'on attendait d'elle « l'amour des filles de l'Opéra ». Son mari ne la contredit pas, mais renonce charitablement à argumenter : « il faudrait entrer dans certains détails que votre dignité ne saurait supporter, et vous instruire de choses qui vous sembleraient le renversement de toute morale »[38].

---

[36] La description de cette chambre à coucher occupe les pp. 838-840 de *Ferragus*. Toutes mes citations en proviennent.

[37] Balzac, *La Comédie humaine, op. cit.*, tome II. Mes citations sont aux pp. 74 s.

[38] Adeline Hulot (dans *La Cousine Bette*) veut elle aussi comprendre le libertinage de son époux ; plus entreprenante que la comtesse de Granville, elle ira puiser ses renseignements à la source, chez la courtisane Josepha. La leçon est sans ambiguïté : « Dame, ce pauvre homme ! il aime les femmes... eh bien, si vous aviez eu, voyez-vous, un peu de notre *chique*, vous l'auriez empêché de courailler ; car vous auriez été ce que nous savons être : *toutes les femmes* pour un homme. Le gouvernement devrait créer une école de gymnastique pour les honnêtes femmes ! Mais les gouvernements sont si bégueules !... Ils sont menés par les hommes que nous menons ! Moi, je plains les peuples !... » (Honoré de Balzac, *La Comédie humaine*, éd. par Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1977, tome VII, p. 385).

On peut supposer que la synthèse réussie de l'épouse et de la courtisane, si elle est rare dans les unions légitimes, entre pour une part essentielle dans l'enchantement durable que dispensent les femmes serpentines. À vrai dire, les « romans de la vie privée » dont je m'occupe ici sont peu loquaces sur ce point ; s'ils prennent leurs aises pour décrire la première rencontre des futurs amants et les menus accidents psychologiques de leur *innamoramento*, l'évocation des années heureuses s'y réduit le plus souvent à quelques lignes – voire à rien. Ainsi, une ellipse de plusieurs années sépare le moment où un « chaste et modeste baiser » scelle entre Charles de Vandenesse et Julie d'Aiglemont « l'entente de deux belles âmes »[39] et le moment où ils offrent à un observateur anonyme le spectacle inchangé d'« une merveilleuse entente » où semble se « refléter le gai bonheur du paysage ». Pour leur part, Gaston de Nueil et Madame de Beauséant connaissent, « pendant neuf années entières, [...] un bonheur qu'il est inutile de décrire »[40]. Quant à la princesse de Cadignan, depuis le jour de sa déclaration (« O niais illustre ! Ne vois-tu pas que je t'aime follement ? »), « il n'a plus été question [d'elle], ni de d'Arthez »[41], d'ailleurs.

À leur manière, ces dénouements abrupts sont parlants : ils insistent sur la sécession sociale des amoureux, leur repli dans une existence autarcique que le passage changeant des jours suffit à occuper pleinement : « Les choses semblaient rêver pour eux, et tout leur souriait »[42]. Le temps de la vie privée ne se raconte pas ; découplé des obligations de la société, organique, naturel, il est tout entier voué à l'émerveillement de voir naître et éclore les « formes si variées » de la passion :

> La volupté, comme une fleur rare, demande les soins de la culture la plus ingénieuse ; le temps, l'accord des âmes, peuvent seuls en révéler toutes les ressources, faire naître ces plaisirs tendres, délicats, pour lesquels nous sommes imbus de mille superstitions et que nous croyons inhérents à la personne dont le cœur nous les prodigue.

---

[39] Balzac, *La Femme de trente ans, op. cit.*, p. 1141 ; puis p. 1144.
[40] Balzac, *La Femme abandonnée, op. cit.*, p. 493.
[41] Balzac, *Les Secrets de la princesse, op. cit.*, p. 1004.
[42] Balzac, *La Femme abandonnée, op. cit.*, p. 492 ; puis p. 502.

Arithmétique sociale

Me voici arrivé au terme de la description de ce que je propose de nommer le « roman de la vie privée ». Roman (plutôt que Scène, ou Étude) – parce que tout y flotte comme dans un songe ; un salon, une « villa située sur le lac de Genève »[43], voilà le cadre : simple commodité, destinée à isoler un espace étanche ; et là, dans la temporalité météorologique des « bonnes journées de la Suisse »[44], le déploiement des mille nuances et « superstitions » de la psychologie amoureuse, puis l'éclosion ingénieusement favorisée d'une volupté florale. Du roman, oui... et qui manque singulièrement de *gravité*. Mais Balzac se chargera de ramener sur terre ces fragiles miracles suspensifs. Ainsi, les « romans de la vie privée » ne sont jamais laissés à eux-mêmes ; Balzac prend toujours soin de les *situer* – dans un contexte social et économique ; mais aussi dans un genre, la *Scène*, où le calcul des incidences du contexte sur les destins individuels est déterminant : pour Félix Davin par exemple[45], le moteur dramatique essentiel des *Scènes de la vie privée* est dans « l'antagonisme » opposant l'univers psychologique « des émotions, des sensations irréfléchies » d'une part, et « les mœurs » d'autre part, « le train du monde, [...] les lois sociales ».

Pour désenchanter le « roman de la vie privée », un rien suffit : un peu de recul, un léger surplomb. Et voici que se profilent, dans les environs immédiats de l'idylle, des comparses en apparence négligeables, mais terriblement efficaces : par exemple, dans *La Femme abandonnée*, un mari « ironique et entêté » (le marquis de Beauséant) qui jouit « d'une parfaite santé » ; puis une mère « roide et vertueuse »[46] (la comtesse de Nueil), fort décidée à « embaucher son fils pour la Vertu » ; une demoiselle de vingt-deux ans enfin, épousable et « riche de quarante mille livres de rentes ». Cette conjuration familiale et matrimoniale est exacte « comme les chiffres d'une proposition arithmétique » ; une « vérité vulgaire »[47] y est inscrite, dont l'établissement est inéluctable : sur la balance des intérêts positifs, la poésie des années genevoises ne fait pas le poids. Et c'est ainsi que « M. de Nueil retourna chez sa mère, à Manerville. Vingt jours après,

---

[43] Balzac, *La Femme abandonnée, op. cit.*, p. 492. De même, d'Arthez et la princesse passent « tous les étés à Genève dans une villa ». VI, 1004-05

[44] Balzac, *La Femme abandonnée, op. cit.*, p. 493.

[45] Davin, *Introduction, op. cit.*, p. 1146.

[46] Balzac, *La Femme abandonnée, op. cit.*, p. 493. Puis p. 498, et p. 494 (deux fois).

[47] *Ibid.*, p. 500, pour cette citation et l'ensemble de celles qui suivent.

il épousa M^lle^ Stéphanie de la Rodière ». Ce dénouement est « conforme aux idées reçues », ainsi que le souligne bientôt la grossesse de « M^me^ Gaston de Neuil », qui est au demeurant, comme « beaucoup de jeunes femmes, [...] un peu terne, douce, patiente »...

Leçons en contraste

Le destin trop prévisible de Gaston de Nueil manque de grâce ; n'est-il pas une illustration en effet de « cette philosophie matérielle, égoïste, froide, qui fait horreur aux âmes passionnées » ?[48] Aussi le récit ne s'arrête-t-il pas là. Gaston, « après sept mois de ce bonheur tiède », se décide à aller chez la marquise, qui vit recluse dans son château de Valleroy, non loin de Manerville ; il la découvre « à la lueur de deux bougies [...] maigre et pâle, assise dans un grand fauteuil, le front incliné, les mains pendantes, les yeux arrêtés sur un objet qu'elle paraissait ne point voir. C'était la douleur dans son expression la plus complète ». Le spectacle de cette douleur forme un diptyque violemment contrasté avec le tableau irrésistible de la femme serpentine, à l'ouverture du récit : mêmes éléments, de part et d'autre (l'éclairage, le fauteuil, le détail de la silhouette, les objets alentour), mais comme transis maintenant, et dévitalisés. Et par un contraste comparable, tandis que Gaston, lors de la première rencontre, avait été chassé pour mieux revenir, il doit quitter cette fois la place « comme un malfaiteur » (Madame de Beauséant ayant menacé de se jeter par la fenêtre s'il avançait d'un pas). Une tension émotive et picturale circule entre ces deux scènes en miroir, dont la logique dramatique est aussi forte, pour les « âmes passionnées », que l'emprise des mathématiques sociales sur les esprits positifs.

« Tu as trente ans et j'en ai quarante »[49] : si le bilan comptable établi par Madame de Beauséant *explique* le mariage de Gaston, il n'en *peint* pas l'envers, cette dégradation de « la gloire de l'amour » que le diptyque de l'amante à la bergère met pathétiquement en lumière. Or, la leçon poétique de ce contraste vaut au moins autant que celle des chiffres ! Comment vivre encore, après avoir été le témoin d'une telle « humiliation qui ternit à jamais la vie » ? Dont acte : le soir même de son entrevue avec la marquise,

[48] *Ibid.*, p. 503 ; puis pp. 500 s.
[49] *Ibid.*, p. 495. de même pour les deux citations suivantes.

« M. de Nueil passa dans un boudoir attenant au salon, où il avait mis son fusil en revenant de la chasse, et se tua »[50]. La véhémence tragique de ce suicide frappe d'indignité, moralement et esthétiquement, les équations sans âme du monde comme il va. La complication réaliste – qui consiste à enchâsser un roman d'amour dans le train déceptif du monde – n'aura donc pas été le dernier mot de *La Femme abandonnée*... La vulgarité est vraie, cela ne fait pas un pli ; mais elle n'en reste pas moins haïssable. Telle pourrait être la *moralité*, radicalement irrédentiste, de ce bref roman.

Balzac pourtant n'en reste pas toujours là ; dans *La Femme de trente ans* par exemple, la protestation s'inverse, à mi-parcours, en condamnation : après « À trente ans » (le chapitre de l'idylle), voici venir le temps du châtiment ; c'est « Le Doigt de Dieu », où Charles, l'enfant de l'amour, meurt noyé ; et le roman, avant d'évoquer « La vieillesse d'une mère coupable » (c'est le titre du dernier chapitre) fait mourir une autre enfant encore, Hélène, la fille légitime : celle-ci, avant de rendre son dernier souffle, aura eu le temps de donner un sens édifiant à sa fin tragique : « nous sommes, tôt ou tard, punis de n'avoir pas obéi aux lois sociales[51] ». Sans doute est-ce la « loi de l'écrivain[52] » qui vient ainsi se rappeler au souvenir de Balzac et l'oblige, avec cette sauvagerie sadique qui caractérise souvent les formations du Sur-moi, à brûler tout ce qu'il vient d'adorer. Plus tard, dans les grands romans de la maturité (*Les Parents pauvres* par exemple), ce sera la radicalisation pessimiste du réalisme balzacien qui va condamner les portes du jardin idyllique[53]. Pour ma part, je me suis plutôt souvenu ici que Balzac fut aussi au début des années trente ce romancier énergique et têtu qui malgré ses principes et contre toute raison réaliste peut-être, voulut ranimer la joie de vivre et le désir d'être heureux dans le cœur des jeunes femmes trop tôt résignées et inventa à cet effet un genre : le « roman de la vie privée » – le genre par excellence des femmes.

Jean KÆMPFER
Université de Lausanne

[50] *Ibid.*, p. 502.
[51] Balzac, *La Femme de trente ans, op. cit.*, p. 1201.
[52] L'expression figure dans *l'Avant-propos* de la *Comédie humaine*, où Balzac précise (la phrase est connue) : « J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la Religion, la Monarchie » (Honoré de Balzac, *La Comédie humaine*, éd. par Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1976, tome I, pp. 12 s.).
[53] Voir ici même l'article d'André Vanoncini, « Pouvoir et séduction dans *La Cousine Bette* ».